Céline HOYEAU, *La trahison des pères. Emprise et abus des fondateurs de communautés nouvelles*

Montrouge, Bayard, 2021, 280 p.

Céline Béraud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64804>

DOI : 10.4000/assr.64804

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 303-305

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Céline Béraud, « Céline HOYEAU, *La trahison des pères. Emprise et abus des fondateurs de communautés nouvelles* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64804>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Céline HOYEAU, *La trahison des pères. Emprise et abus des fondateurs de communautés nouvelles*

Montrouge, Bayard, 2021, 280 p.

Céline Béraud

RÉFÉRENCE

Céline HOYEAU, *La trahison des pères. Emprise et abus des fondateurs de communautés nouvelles*. Montrouge, Bayard, 2021, 280 p.

- 1 Journaliste à *La Croix*, Céline Hoyeau, la quarantaine, se présente comme appartenant à la « génération Jean-Paul II », pape qu'elle déclare avoir aimé « comme un père » et admiré « comme un saint » (p. 9). D'abord en tant qu'envoyée à Rome puis au sein du service Religion du quotidien, elle découvre « amèrement » la double vie de certains prêtres et se trouve à enquêter au sein des communautés dites nouvelles « sur les dérives de ceux qui ont inspiré [ses] jeunes années » (p. 10) : Marie-Dominique Philippe, Thierry de Roucy, Mansour Labaky, Thomas Philippe, Georges Finet, Pierre-Marie Delfieux, Jean Vannier, etc. Les articles qu'elle rédige la confrontent en outre à l'hostilité de catholiques qui lui reprochent de « faire du mal à l'Église » (p. 14). Cette trajectoire personnelle oscillant entre accablement et colère, que Céline Hoyeau livre dès l'introduction avec sincérité, n'a rien d'anecdotique. Elle donne une force particulière au récit. D'un point de vue sociologique, elle le constitue en document original dont l'analyse contribue à mieux comprendre ce que les scandales sexuels ont fait et font encore au catholicisme français.
- 2 Si l'on ne trouve pas dans l'ouvrage de révélations nouvelles, la synthèse qui est réalisée offre un sombre tableau, dressé sans aucune complaisance. Au sein du scandale, les communautés nouvelles – nées majoritairement après 1965, pour une part dans la mouvance charismatique et pour une autre dans la mouvance

« restitutionniste », celle de l'utopie d'un âge d'or religieux passé qu'il s'agirait de restaurer – se distinguent du reste du catholicisme par plusieurs caractéristiques. C'est d'abord l'ampleur du phénomène qui est frappante. Si la part des prêtres auteurs de violences sexuelles est indéniablement minoritaire dans le reste du clergé, la proportion au sein des fondateurs de communautés est ici inversée : « La litanie semble sans fin. Comme si aucune de ces communautés nouvelles [...] n'allait rattrapper à cette tragique loi des séries » (p. 11). Autre singularité, ces violences ont principalement été exercées sur des adultes, femmes et hommes, et plus rarement des enfants. Enfin, c'est précisément sur ce terrain que (re)surgit la question de l'emprise, parfois décrite comme « dérive sectaire » et désormais saisie en interne dans le sillage du pape François au prisme de l'abus spirituel, question à laquelle Céline Hoyeau consacre plusieurs passages éclairants.

- 3 L'autrice cherche ici à expliquer « la chute des étoiles » provoquée par la révélation des violences sexuelles exercées par ces fondateurs qui ont longtemps été perçus comme des re-fondateurs du catholicisme, alors déjà confronté à sa déprise. Pour cela, elle se tourne vers d'ex-membres, mais aussi des spécialistes appartenant à différentes disciplines (histoire, science politique, psychanalyse, etc.) qu'elle cite tout au long de l'ouvrage.
- 4 La journaliste ne fait pas l'impasse sur différents facteurs endogènes qui ont permis les violences et ont fait durer le silence sur ce qu'avaient subi les victimes : excès de l'autorité charismatique, hyper-sacralisation des prêtres, absence de modes de régulation interne comme il en existe dans les communautés plus anciennes, spiritualité et mystique dévoyées, aveuglement des jeunes fidèles qui fréquentent ces communautés, « gargarisés de belles histoires et, parfois, d'un certain élitisme, enorgueillis d'être l'avenir de l'Église, confortés par les foules qui se précipitent autour du maître » (p. 172), loyauté excessive de catholiques « en quête de rassurance » (p. 189), défaillances de la hiérarchie épiscopale rendue passive par « l'obsession sacerdotale » (p. 213), manque de considération pour les victimes, soutien apporté à Rome par des hauts responsables de la Curie voire par Jean-Paul II lui-même. Les évêques les plus lucides sont alors « soupçonnés d'agir par jalousie pour ces jeunes fondations en plein succès et par défiance pour la nouvelle évangélisation » (p. 219). Quant aux premières associations de victimes (bien antérieures à La Parole libérée qui est fondée dans le contexte de l'affaire Preynat), on les considère comme gênantes.
- 5 Mais, à la manière de Benoît XVI qui voit dans Mai 68 la source de l'effondrement moral qui aurait produit ses effets délétères sur le clergé, la responsabilité est aussi selon Céline Hoyeau celle d'« une époque qui met l'accent sur l'individu et starifie des figures » (p. 133), description qu'elle précise un peu plus loin : « Une société qui, elle aussi, contrôlait de moins en moins, où la question de la toute-puissance est devenue très présente et la gestion des frustrations de plus en plus difficile » (p. 156). Dans la même veine, elle poursuit : « L'époque de rupture avec une société patriarcale, l'explosion des repères après Mai 68, ont pu entraîner, en retour, une grande fragilité et un besoin fort de référents. Face à un monde complexe, qui se sécularisait à grande vitesse, à une Église dans la tourmente, n'était-il pas plus simple de se fier à un "père" qui savait garder le cap, répondre à toutes les questions, branché directement sur le Saint-Esprit, élu par Dieu pour guider son peuple ? » (p. 180). Le contexte est également celui du « climat post-conciliaire », qui aurait joué dans « l'indulgence de la hiérarchie » (p. 224) : les évêques auraient eux aussi été soumis à l'impératif selon

lequel il est « interdit d'interdire » (p. 225). Céline Hoyeau sous-estime indéniablement le pouvoir qui est encore celui des membres de l'épiscopat au lendemain de Vatican II. Surtout, elle fait l'impasse sur le fait que ces violences ont commencé avant le concile (dès le tout début des années 1950 en ce qui concerne les agissements de Thomas Philippe) et continué à s'exercer bien après le moment de la « crise catholique » (1965-1978) pour reprendre l'expression désormais consacrée de Denis Pelletier. L'autrice blâme en outre, et on a là aussi du mal à la suivre, des groupes qui très tôt ont joué le rôle de lanceurs d'alerte. Ainsi, la revue *Golias*, qui dès les années 1990 dénonce certaines dérives, est critiquée pour « son ton anticlérical et ses enquêtes parfois à charge [qui] braquent des responsables d'Églises et discréditent son propos dans une partie de l'opinion publique catholique » (p. 217). Enfin, la question de la sexualité et du corps arrive bien tardivement, à partir de la p. 333 seulement. Céline Hoyeau finit quand même par s'interroger : « Dans quelle mesure l'Église n'a-t-elle pas été un terrain propice à de tels profils par un certain déni de la sexualité ? » (p. 338).

- 6 Au final, l'ouvrage de Céline Hoyeau, qui regorge d'informations précieuses, permet de saisir le chemin parcouru au cours des dernières années sur la question des violences sexuelles dans ce monde religieux, mais aussi certaines de ses limites.